

Études littéraires africaines

L'« anglais pourri » de Sozaboy

Eliane Utudjian Saint André



Numéro 13, 2002

Ken Saro-Wiwa

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041796ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041796ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Utudjian Saint André, E. (2002). L'« anglais pourri » de Sozaboy. *Études littéraires africaines*, (13), 7–13. <https://doi.org/10.7202/1041796ar>

L' "ANGLAIS POURRI" DE SOZABOY

Sur un ton à la fois amusé et profondément indigné, *Sozaboy, A Novel in Rotten English*¹ remarquablement traduit sous le titre de *Sozaboy (Petit minitaire)*², retrace des épisodes fictifs de la guerre civile nigériane vécus par une très jeune recrue.

Le roman "en anglais pourri" de Ken Saro-Wiwa se rattache à la veine du roman populaire nigérian, tout comme les romans de Kole Omotoso, de Festus Iyayi et de Ben Okri. Contrairement à leurs illustres prédécesseurs (Achebe, Soyinka et Armah), ces trois auteurs sont très proches de la masse. Du coup, ils renoncent à une vision élitaire de la société et s'attachent aux réactions, aux souffrances et aux timides espérances des humbles. Ils s'engagent sur des voies nouvelles et élaborent des thèmes, des styles et une langue susceptibles de rendre en toute objectivité le vécu des classes populaires. Aux masses nigérianes désemparées, confuses, "embrouillées", correspond un style hybride, confus, métis. Ces écrivains récents manipulent la langue anglaise et les divers autres parlers de leurs compatriotes, non plus à des fins purement esthétiques, mais dans la perspective réaliste de dénonciation d'une guerre civile inique, d'une exploitation éhontée des richesses pétrolières sans contrepartie pour les populations locales et de la misère des opprimés. Ce sont ces maux que tente de traduire une invention linguistique placée sous le signe de l'hybridité.

La langue de *Sozaboy*

Saro-Wiwa, dans l'avant-propos, s'explique sur la langue hybride prêtée à ses personnages et à son récit. "La langue utilisée est celle d'un élève du cours élémentaire, pour ainsi dire illettré, qui éprouve un plaisir démesuré à la découverte de mots nouveaux et d'un monde nouveau"³. Il insiste aussi que ce roman n'est pas rédigé en "pidgin" à proprement parler, langue que le lectorat instruit, notamment européen, ne comprendrait pas du tout. En réalité, il s'est essayé à une création linguistique tirant parti de la flexibilité de la langue anglaise tout en reflétant la réalité linguistique de son pays : "Sozaboy m'a été inspiré par la fascinante adaptabilité de la langue anglaise et par une observation étroite de la langue et

¹ Les œuvres de Ken Saro-Wiwa ont généralement été publiées par la maison d'éditions fondée par l'auteur, Saros International Publishers, Port Harcourt, Nigeria, et Epsom, Surrey, Angleterre, à l'exception de *A Month and a Day...*, *Lemona's Tale* (à titre posthume, 1996), publiés par les éditions Penguin. Longman a aussi fourni une nouvelle édition de *Sozaboy...* (1994) et de *A Forest of Flowers* (1995).

² Saro-Wiwa, Ken, *Sozaboy (Petit Minitaire)*, roman écrit en anglais 'pourri' (Nigeria), trad. Samuel Millogo et Amadou Bissiri, Actes Sud, 1998, 300 p.

³ *Ibid.* : "The language is that of a barely educated primary school boy exulting in the new words he is discovering and the new world he is beginning to know" (Author's Note, Port Harcourt, 1985, n. p.)

des écrits d'un certain segment de la société nigérienne"¹. L'auteur dégage les caractéristiques de cette nouvelle langue, très pauvre, mais vivante, souvent comique, tantôt finement ironique, tantôt grave, ou même dramatique, qui donne corps à son roman, tragique biographie d'un simple soldat nigérian, et, à travers lui, de l'homme nigérian contemporain.

L'anglais pourri

"La langue de *Sozaboy* est ce que j'appelle l'anglais pourri, un mélange d'anglais pidgin nigérian, d'anglais déformé et de jaillissements soudains d'un bon anglais, idiomatique même"².

La langue que le "héros" de *Sozaboy*, Méné, utilise "est confuse et déréglée [...] elle emprunte son vocabulaire, ses structures et ses images librement à la langue maternelle et s'exprime à l'aide d'un vocabulaire anglais très pauvre [...] Elle s'épanouit dans l'absence de règles et est partie intégrante de la société désarticulée et discordante dans laquelle doit vivre *Sozaboy*..."³.

À la gare routière, Méné, qui parle anglais avec les chauffeurs, les autres apprentis et les passagers, se pique d'avoir des lettres : "Et même de fois je vois tous ces petits petits livres-là qu'on vend à la gare. Et comme tous les jours je gagne mon argent de bouffement, je prends un peu dans ce l'argent-là pour payer les livres et améliorer mon anglais. Donc, j'étais là gagner l'argent et puis j'apprenais beaucoup de choses" (p. 42)⁴. Les propos "embrouillés" de Méné indiquent que le narrateur n'a pas dépassé le niveau du cours moyen à l'école, même s'il se vante d'avoir été un très bon élève, intelligent, et d'avoir terminé sa scolarité "brillamment".

Les lacunes linguistiques de Méné concernent aussi bien le vocabulaire que la syntaxe. Son lexique est d'une navrante pauvreté. Il déforme les mots qu'il n'a entendus qu'occasionnellement : *to gratulate* (*congratulate*,

¹ *Ibid.* : "Sozaboy [is] the result of my fascination with the adaptability of the English Language and of my closely observing the speech and writings of a certain segment of Nigerian society" (Author's Note, Port Harcourt, 1985, n. p.).

² *Ibid.* : "Sozaboy's language is what I call "rotten English", a mixture of Nigerian pidgin English, broken English and occasional flashes of good, even idiomatic English" (Author's Note, Port Harcourt, 1985, n.p.).

³ *Ibid.* : "Sozaboy's language is what I call "rotten English", a mixture of Nigerian pidgin English, broken English and occasional flashes of good, even idiomatic English. This language is disordered and disorderly [...] It borrows words, patterns and images freely from the mother-tongue and finds expression in a very limited English vocabulary [...] It thrives on lawlessness, and is part of the dislocated and discordant society in which Sozaboy must live" (Author's Note, Port Harcourt, 1985, n. p.).

⁴ *Ibid.* : "I am learning new new things. In the motor park, I must speak English with the other drivers and apprentice and passengers. Even some time I will see all those small small books that they are selling in the park. And as I used to get chop money every day, I will use some of the money to buy the books and improve my English. So I was getting money and learning plenty things", p. 12.

féliciter), *tory* (*story*, histoire), *terprita* (*interpreter*, interprète), *odah* (*order*, ordre), *surprised* (*surprised*, surpris) et *surprisation* (surprise). Il ne sait utiliser ni l'article, ni le cas possessif ni les prépositions : *man face* (*a man's face*, le visage d'un homme) ; *plenty people* (des foules de gens), *plenty money for road* (des quantités d'argent en route) pour *plenty of* ; *instead of to be happy* (p. 2) pour *instead of being* (au lieu d'être). Il confond les parties du discours ; des adjectifs font office d'adverbes ou même de verbes : *fear begin catch me small* (p. 3) (la peur s'empare de moi petit petit) ; *one woman was talking that the sun will shine proper proper* (p.1) (une femme disait que le soleil allait briller normal tout à fait) ; *the war have uselesed many people* (la guerre a "inutile" des foules de gens) ; *I was prouiding before* (avant j'étais fierté). Il ignore les règles élémentaires de la conjugaison : *nobody can be able to arrest trafic when they chop bribe* (p. 3) (personne ne peut pouvoir arrêter les policiers quand ils reçoivent des pots de vin) ; *he have told me true true [...], my mama and my Agnes have already dead* (p. 180) (il a dit vrai vrai [...], ma maman avec mon Agnès ont mourri déjà, p. 305). Cette langue qui fait violence aux règles les plus élémentaires émane de la même tranche de la société nigériane que la langue souvent incohérente des pamphlets d'Onitsha, qui constituent d'ailleurs la lecture favorite de Méné.

Le pidgin

Surpris de rencontrer dans son camp un chef militaire jadis en commandement chez l'ennemi, Méné termine son commentaire commencé en anglais en recourant au pidgin, langue familière qui lui permet de suggérer avec naturel tout son étonnement face à la duplicité du traître : "Et maintenant voilà même "L'homme-doit-viver-là" (Manmuswak) encore avec nos propres minitaires et il n'est plus avec minitaires ennemis. Maintenant c'est quel côté il est même ?" (p. 283)¹.

L'utilisation du pidgin se reconnaît à un certain vocabulaire et à certaines tournures : *picken* (enfant) ; *porson* (personne) ; *fine baby* (*pretty girl*, une belle gosse) ; *terprita* (*interpreter*, interprète) ; *big big grammar* (*tedious erudite arguments*, un anglais savant trop) ; *knack tory* (*to gossip, to chat*, bavarder) ; *chop big big bribe* (*accept huge bribe*, recevoir d'énormes pots-de-vin) ; *see pepper* (*see red*, voir rouge) ; *preserve their persy* (*maintain their equanimity*, garde leur sang-froid) ; *his problem was more than* (*his problem trebled*, son problème dépassait tout) ; *"even if I will die sef"* (même si je venais à mourir) ; *hopen udad mas* (*open order march*, en avant, marche) ; *man must wak* (*a man must live by whatever means*, on doit gagner sa croûte) ; *"my master say it is very bad at all"* (p. 2) (mon patron dit ça c'est mauvais trop même, p. 26) ; *trouble no dey ring bell*

¹ *Ibid.* : "And now this Manmuswak is again with our own sozas and no longer with enemy sozas. Or abi na which side the man dey now ?" (p. 166).

(p. 111) (Ha ! Malheur dit pas quand il vient, p. 194) ; *which one I dey* (p. 157) (c'est quoi je suis là faire dans ça là ? p. 269). Les phrases se terminent souvent sur des onomatopées qui leur font écho : "*Wait oh, wait oh*" (p. 42), "*etiee*" (p. 17) ; "Ha ! ha ! ha ! je commence pour rire. Fille-là est fort dè hein ?" (p. 50)¹. Le narrateur tire aussi des effets de constructions symétriques à l'aide desquelles il dénonce, d'un air de grande naïveté, toutes sortes de scandales : "Et puis, tu connais conduire o, tu connais pas o, tu peux gagner permis" (p. 26)² ; "C'est comme ça on fait pour combattre l'ennemi ? Minitaire travaille. Capitaine minitaire bouffe seulement" (p. 173)³ ; "Tous les jours c'est ça je tourne seulement dans ma tête. Matin o, soir o, même la nuit. Le temps que je dors. Le moment que je bouffe. Tout temps. Je crois que c'est bien de partir dans l'armée. Et je commence penser il faut que je vais partir faire minitaire" (p. 89)⁴. Cependant, après la guerre, un Méné moins perturbé, désabusé et mûri par les épreuves et le spectacle de mille souffrances, a recours à un anglais mieux maîtrisé, et non plus à une langue incohérente, pour interpréter ses expériences : "Donc tout ce qu'on est là à souffrir, c'est pour rien. Et faire la guerre même, c'est pire", p. 262⁵. Le pidgin affectionne le redoublement des termes, procédé de renforcement du sens : à la page 19, le mot "trouble" est répété 15 fois, 12 fois dans le même paragraphe et une fois sous la forme "trouble trouble" ; dans ce même paragraphe "confuse" est aussi répété 5 fois ; mots, syntagmes et phrases entières reviennent incessamment dans la bouche du narrateur, qui se souvient et essaye de comprendre les événements et les comportements des hommes : "c'est comme on chantait dans phonographe-là "si tu n'as pas gagné l'argent, femme va pas suivre toi, même si tu es joli joli dépasser tout le monde" (p. 55)⁶. La première fois qu'il prend le volant à l'armée (son patron ne l'y autorisait pas dans le civil), sa joie éclate en ces termes : "Et tu sais, comme ça arrive souvent, j'ai vraiment fait avancer Land Rover-là. J'ai fait marcher ça. Sans problème de tout. J'ai conduit, j'ai conduit, j'ai conduit. Sans accident de tout. Et j'étais fier de moi-même. Aujourd'hui je connais que mon affaire va gâter complet si je fais couillon. Et bon dieu a venu me

¹ *Ibid.*, "Ha ! ha ! ha ! I begin to laugh. This girl na waya, oh" (p. 18).

² *Ibid.*, "You can get your licence whether you sabi drive or you no sabi".

³ *Ibid.*, "Na so to fight the enemy ? Soza go dey work and soza captain go dey chop" (p. 96).

⁴ *Ibid.*, "I think it is good thing to go to army. To be soza. Praps. Every day I am turning this thing in my mind. In the morning oh, in the afternoon oh, as for night. As I sleeping. As I am chopping. Every time. I think it is good thing to go to army. And I begin to think I must join army" (p. 44).

⁵ *Ibid.*, "So all this suffering is total useless. And to fight war is even more useless." (p. 153).

⁶ *Ibid.*, "As they used to sing for grammaphone, 'no money, woman no go follow you, even if you fine fine pass everybody'" (p. 21).

aider dè" (p. 218)¹.

Dans le texte sont introduits avec une grande sobriété des éléments africains, qui, souvent d'ailleurs, font partie du pidgin, la frontière entre les deux catégories étant floue. Les termes africains reproduits tels quels sont recensés à la fin de l'ouvrage, dans un glossaire fort utile de 125 mots : on trouve ainsi *tombo* et *bangui* pour *palm-wine* (vin de palme) ; *palaver* pour *trouble* (ennui) ; *wuruwuru* pour *cheating* (triche) ; *ye-ye man* pour *ne'er do well* (propre à rien) ; *koboko* pour *horsewhip* (fouet) ; *ashewo* pour *prostitute* (prostituée) ; *wor-wor pass* pour *worse than* (pire que) ; *oyibo* pour *white man* (Blanc) ; *borku* pour *plentiful* (beaucoup). Une chanson renvoie à la tradition orale de la Mamywater (cette déesse mi-femme mi-poisson qui attire les hommes dans les profondeurs marines) : "Mamiwatta va enterrer moi/ Si demain je meurs/ Si demain je meurs/ Si demain je meurs/ Mamiwatta va enterrer moi/ Si demain je meurs/" (p. 46)². Quelques rares proverbes, rendus en pidgin, comme "Malheur il dit pas quand y va venir, c'est ça j'ai dit" (p. 52)³ rappellent, sans insister, le rôle des proverbes dans les littératures orales africaines, "l'huile de palme avec laquelle on assaisonne les mots", écrit Chinua Achebe à leur propos.

L'anglais standard

En réalité, l'auteur, qui a fréquenté les universités et déjà beaucoup écrit avant 1985, maîtrise naturellement fort bien aussi l'anglais standard. Par le recours fréquent à l'anglais presque correct (car l'anglais de Méné ne l'est jamais totalement), il impose sa présence, discrète, tantôt amusée, tantôt indignée, et il prend constamment du recul vis-à-vis de ses protagonistes, tout en restant parfaitement maître des situations linguistiques qu'il crée, sur le modèle de la langue parlée en ville au Nigeria. Le bon anglais idiomatique est ce que Méné, à la fois admiratif du savoir et exaspéré par la prétention des intellectuels, considère, à l'instar des personnages des pamphlets d'Onitsha des années 1940-1960, comme une langue savante ("*big big grammar*") : "La façon que la Balle était là parler m'embrouillait encore. Je n'aime pas la façon que il parlait son gros gros anglais de fois" (p. 167)⁴. Méné éprouve une fascination pour les livres (des marchés d'Onitsha, précisément) qu'il dévore (sans en tirer grand parti semble-t-il, à cause de ses immenses lacunes intellectuelles). Il voue un véritable culte à son frère de tranchée, Bullet, à cause de sa supériori-

¹ *Ibid.*, "And you know I actually moved that land rover. I moved it. No trouble at all. I drove, I drove. I drove. No accident. And I was prouiding of myself... Today I know that water will pass gari if I just formfool. And god come help me, sha" (p. 125).

² *Ibid.*, "Mamy water go bury me/ If I die tomorrow / If I die tomorrow / If I die tomorrow / Mamy water go bury me/ If I die tomorrow /" (p. 15).

³ *Ibid.*, "Trouble no dey ring bell, was what I said" (p. 19).

⁴ *Ibid.* : "As Bullet was speaking was confusing me again. I don't like how he used to talk big big grammar sometimes", p. 92.

té intellectuelle et de sa sagesse : "Tout ce temps là la Balle et moi on est comme frères. Parce que on est toujours dans le même trou-là ou on dort ensemble dans tente dortoir ; je crois que l'homme-là aime mon affaire trop la même façon j'aime son affaire aussi. On avait l'habitude de parler, de parler de tout" (p. 164)¹. La perfection qu'il admire tant chez son ami rejaillit sur Méné, dont l'anglais devient presque idiomatique quand il évoque ce compagnon, qui savait taper des lettres à la machine, avait des idées profondes sur tous les sujets imaginables et avait beaucoup lu.

Dans l'ensemble, Méné éprouve fascination et répulsion à l'égard de l'anglais "savant" (estimé savant, du moins, par le héros peu instruit), langue et arme du pouvoir, et de l'anglais idiomatique, qui sert de repoussoir à l'anglais autrement moins académique des protagonistes.

A la veille de la guerre, se multiplient les discours patriotiques ronflants dans la bouche des dirigeants qui ont besoin d'envoyer la population se battre ; l'anglais correct, grammatical, symbolise l'autorité : "Avant avant, anglais fort fort là c'est pas beaucoup et tout le monde était content. Mais maintenant y a anglais fort en pagaille et les gens ne sont pas contents. Façon y a anglais fort fort en pagaille, la même chose y a malheur en pagaille", (p. 28)². Les grands de ce monde n'interviennent dans la vie des malheureux et ne s'adressent à eux que pour les utiliser et leur infliger des souffrances. La confusion de Méné est à son comble lorsqu'il est contraint de prêter l'oreille aux "savants" discours d'un agent recruteur venu encourager les hommes de Dukana à s'enrôler dans l'armée. Les longs mots latins de l'orateur sonnent comme des coups qu'on assènerait dans les oreilles peu exercées des habitants du village, assourdis par ce déluge de termes inconnus, qui leur arrachent des rires moqueurs masquant leur ignorance : "Les gens peuvent pas le comprendre. La façon il a crié a fait que eux tous ils étaient là rire seulement. Moi aussi j'étais là rire... L'homme avec joli zhabit-là s'est levé. Il commence parler anglais. Bon bon anglais. Gros gros mots. Anglais fort fort là. "Formidable. Ecrasant. En général. En particulier et en général". Mais c'est pas tout. Il a continué avec anglais fort fort là. "Odieux. Destruction. Combat". Ça je comprends. "Dorénavant. Mobilisation générale. Tous les citoyens. Aptes. Recrutement militaire. Son Excellence. Pouvoirs à nous conférés. Volontaires. Conscription." Gros gros mots. Beaucoup beaucoup anglais fort fort... Tout partout c'est silence tu vas dire au cimetière. Et puis ils ont commencé dire en kana tout l'anglais fort fort là avec tous les gros

¹ *Ibid.* : "All this time Bullet and myself we are like brothers. Because we are always staying in the same pit or we sleep near ourselves in the dormitory tent. I think this man likes me too much as me I like am too. We used to talk about everything...", p. 90.

² *Ibid.*, "Before before, the grammar was not plenty and everybody was happy. But now grammar begin to plenty and people were not happy. As grammar plenty, na so trouble plenty. And as trouble plenty people were dying", p. 3.

gros mots que l'homme-là a parlés." (p. 93-94)¹. Avec un semblant de naïveté, mais non sans ironie, Méné s'insurgeant contre ce galimatias résumé, dans sa langue simple et directe, le discours alambiqué du grand homme : "Pour finir, ce que l'homme-là dit c'est que tous ceux qui peuvent combattre vont partir pour faire minitaire" (p. 94)².

Conclusion

Tout est, en définitive, une question de dosage. Après tout, Saro-Wiwa n'a pas choisi d'écrire *Sozaboy* en langue ogoni, langue que la majorité des Nigériens ne comprendraient pas davantage que les étrangers, ni en pur pidgin, langue que ne comprendraient pas les étrangers, mais dans un registre populaire d'anglais, qui combine, de façon peut-être artificielle, mais toujours vraisemblable, tout un ensemble de procédés très répandus, mais rarement confondus dans la bouche d'un même locuteur, dans la réalité. La langue de ce roman est pour ainsi dire un parent pauvre de l'anglais, un anglais souvent incorrect, mais fortement territorialisé, africain, et bien vivant. Cette langue a été créée par la volonté de l'auteur, pour l'usage tout particulier de Méné, humble citoyen sans instruction d'une toute petite ville nigérienne, et aussi à l'intention de lecteurs anglophones qui veulent d'un anglais compréhensible.

■ Eliane UTUDJIAN SAINT ANDRÉ

¹ *Ibid.*, "The people cannot understand him. They were laughing because of how he was shouting... The man with fine shirt stood up. And begin to talk in English. Fine fine English. Big big words. Grammar. "Fantastic. Overwhelming. Generally. In particular and in general." But he did not stop there. The big grammar continued. "Odious. Destruction. Fighting". I understand that one. "Henceforth. General mobilisation. All citizens. Able-bodied. Join the military. His Excellency. Powers conferred on us. Volunteers. Concription". Big big words. Long long grammar... Everybody was silent like burial ground. Then they begin to interpret all that long grammar plus big big words in Kana", p. 46-47.

² *Ibid.*, "In short what the man is saying is that all those who can fight will join army", (p. 47).